

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 15,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers

dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Bilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3

Pour l'étranger les frais de poste en

Monaco, le 4 Août 1867.

Le Prince a reçu une lettre de Sa Majesté le
Roi des Belges.

NOUVELLES LOCALES.

Son Altesse Sérénissime Madame la Princesse-
Mère est arrivée, le 24 juillet, au Château de Mar-
chais.

On lit dans le *Journal de l'Aisne* :

MARCHAIS. — Hier dimanche, Monseigneur Lan-
guillat, Evêque de Sergiopolis, Vicaire Apostolique
de The-ly oriental (Chine), accompagné de M. l'Ar-
chiprêtre de Laon et de plusieurs missionnaires et
ecclésiastiques, est venu au Château de Marchais
rendre visite à Son Altesse Sérénissime le Prince de
Monaco.

Sa Grandeur est partie lundi matin pour Paris.

M. Gaduel, ingénieur en chef du chemin de fer,
est arrivé jeudi à Monaco pour visiter, en compa-
gnie de M. Brenac, chef de section, la tranchée qui
s'étend du Cap d'Aglio aux limites de la Princi-
pauté. Nous avons déjà annoncé dans notre numéro
du 14 juillet qu'on redoutait, en cet endroit, un
éboulement considérable. M. Gaduel a reconnu que
les craintes conçues étaient fondées et va faire exé-
cuter des travaux de soutènement.

Vendredi matin, au point du jour, un violent
orage s'est abattu sur Monaco. Vent, pluie, éclairs
et tonnerres ont réveillé la ville. Les arbres et les
plantes avaient besoin de cette rosée. Le soleil n'a
pas tardé à reparaitre, et la journée a été une des
plus belles de la semaine.

Le baromètre parisien est loin d'être au beau
fixe ; il en est de même sur les plages de la Nor-
mandie et de la Bretagne où, d'après les chroniques
reçues cette semaine, la pluie et le vent font rage.
Les baigneurs se hâtent vers des climats plus hos-
pitaliers. Beaucoup sont venus chercher un refuge
à Monaco où la saison d'été n'est pas moins brillante
que la saison d'hiver.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco, du
1^{er} au 31 du mois de juillet dernier, est de 3,949.

LETTRE D'UN TOURISTE.

Vous plaît-il aujourd'hui, cher docteur, de m'ac-
compagner dans un voyage maritime ? Rassurez-
vous, il ne s'agit point du tour du monde mais d'une
simple excursion autour du rocher de Monaco qui,
vous le savez, est une presqu'île s'avancant dans la
mer, comme une sentinelle hardie.

Que sur cette énorme roche, s'élevant à cent-vingt
pieds au-dessus du niveau de la mer, on ait bâti un
palais, des citadelles, une ville, cela se conçoit faci-
lement ; mais des jardins, mais des promenades om-
breuses ! c'est pour moi un éternel sujet d'étonne-
ment que cette végétation vivace et luxuriante jai-
llissant des entrailles de la pierre, que ces brins
d'herbe perçant si aisément cette croûte rocheuse où
le pic ne peut pénétrer sans grands efforts multipliés.
Faisons ensemble le tour de ce bloc si verdoyant,
si pittoresque ; partons, la mer est belle ; nul souffle
ne l'agite, et les voiles pendent le long des mâts.
A moi les rames ! Ah ! docteur, depuis que vous
m'avez envoyé dans cet heureux pays, quel chan-
gement en moi s'est opéré ? Vous ne reconnaîtriez
plus votre débile malade métamorphosé en vaillant
loup de mer.

A ce propos il me revient en mémoire un passage
d'Iphigénie :

La rame inutile

Fatiguait vainement une mer immobile.

Malgré tout le respect que je porte au génie
du grand Racine, je dois dire, pour rendre hom-
mage à la vérité, que c'est surtout sur les mers
immobiles que la rame n'est pas inutile, et l'on peut
ajouter d'ailleurs qu'elle fatigue moins la mer que
les rameurs.

Nous côtoyons la partie du rocher qui abrite le
port des vents du sud ; nous distinguons les lauriers-
roses qui bordent la route Saint-Martin, les aca-
cias ombrageant le chemin de l'usine à gaz de-
vant laquelle nous arrivons. Au-dessus se déroule
le panorama de la ville avec sa ceinture de rem-
parts. Voici le fort Saint-Antoine, une route cir-
culaire assise sur un soubassement de rochers et
surmontée d'une guérite de pierre qui surveille la
mer du côté de l'Est. En ces temps de paix et de
progress, ce poste d'observation n'a plus d'utilité,
mais on le laisse debout comme un monument d'un

passé glorieux. Elle est d'ailleurs d'un effet superbe
sur ce bastion d'où elle semble dominer l'horizon
et c'est, pour ainsi parler, un détail d'architecture
indispensable. Pour que l'œuvre fut complète il
fallait à la forteresse cette sentinelle de pierre.

Doublez la pointe de la presqu'île. Nous voici du
côté exposé au midi. Au bord de la mer, la vague a
dentelé les rochers et creusé une infinité de petites
criques et de petits promontoires où nous aperce-
vons quelques pêcheurs à la ligne. Comment sont-ils
venus là ? Nul chemin n'y conduit, et le rocher,
presque partout à pic, a de cinquante à soixante
mètres d'élévation. Comment sont-ils arrivés là ?
c'est le secret de la gymnastique. Je vous signalerai
tout à l'heure des audaces non moins grandes.

Cette partie du rocher de Monaco est chaudement
colorée et fécondée par un soleil tropical. Les points
dépouillés de toute végétation sont revêtus de teintes
vives comme la couleur de la flamme, mais ce ver-
sant est presque tout entier couvert de verdure et
de fleurs. Des géraniums, des tamarins, des eu-
phorbes, des touffes d'œillets sauvages y mêlent
leurs feuillages multicolores.

Au point où nous voilà, le rocher est couronné
par les massifs toujours verts du jardin Saint-Mar-
tin, la plus belle promenade de Monaco ; mais de la
cime à la base, dans la roche vive, les aloès et les
figuiers de Barbarie ont incrusté leur grasse verdure
et semblent continuer le jardin jusqu'au bord de la
mer. Le figuier de Barbarie surtout envahit toutes
les végétations voisines, projetant partout ses feuilles
larges, épaisses et hérissées de piquants. Cette plante
acquiert ici des proportions gigantesques. Quand
elle porte des fruits mûrs, on voit des enfants des-
cendre hardiment le long du rocher, se crampon-
nant aux saillies, aux racines, sans avoir peur du
vide, sans se laisser effrayer par le bruit de la vague
qui écume à cent pieds au-dessous d'eux. Ils vont
cueillir les figues de Barbarie. Ils pourraient pour-
tant faire une belle récolte de ce fruit sans s'exposer
à de pareils dangers, sans être obligés à se sus-
pendre au-dessus de l'abîme. Dieu merci ! le figuier
de Barbarie croît plantureusement sur tout le terri-
toire de la Principauté ; ce n'est donc pas l'appât
d'une moisson plus ample qui attire les enfants,
c'est l'amour du danger, c'est l'attrait irrésistible
du vertige.

Jouons de la rame ; voyez-vous cette ouverture
où la mer s'engouffre ? c'est une grotte profonde qui
pénètre sous la ville de Monaco ; nul plongeur n'a
osé s'aventurer jusqu'au fond. Passons vite devant
l'endroit que les gens du pays nomment la *Grue*. Là,

le rocher, en retrait, est couronné par un parapet qui surplombe la mer. On n'y remarque nulle saillie, nulle végétation; c'est d'un aspect terrible; c'est la roche nue, morne et sauvage, après les rochers d'opéra-comique parés de verdure et de fleurs; passons vite. Nous voici sous les murs du Palais; les jardins descendent jusqu'à mi-côte, on dirait des jardins suspendus. Au-dessous, le flot a creusé des grottes profondes; la vague s'ébat autour des blocs énormes, mais il suffit de lever les yeux pour admirer de souriantes floraisons.

Il faut voir ce côté de la ville, à la chute du jour, quand les rayons du soleil couchant flamboient dans les vitres du Palais, ou s'épandent sur la mer comme une nappe d'or.

Voici notre voyage fini, cher docteur. Regagnons le port; vous n'avez pas même eu le temps d'être éprouvé par le mal de mer.

On nous écrit de Marseille :

Fêtes sur terre et sur mer, tels sont les événements de la banlieue et du territoire Marseillais, dans cette chaude saison qui convie à rechercher la fraîcheur des vagues et des ombrages. Les régates de Martigues et de Cassis ont défrayé ces deux derniers dimanches. On avait organisé deux trains de plaisir par bateaux à vapeur, pour les courses nautiques de Martigues. Les deux pyroscaphes sont partis emportant chacun dans leurs flancs ou plutôt sur leur pont plus de 300 passagers. Le soir, l'un d'eux est fidèlement rentré au port, mais l'autre, qui pourtant avait pris le devant, a eu la douleur de voir rapidement filer son confrère à la sortie du port de Bouc sans pouvoir le suivre. L'infortuné restait attaché au rivage et ce n'est pas sa grandeur qui l'y retenait, mais une fausse manœuvre qui l'avait fait échouer sur le sable. La conséquence de cet accident a été de jeter sur la rive déserte de Port de Bouc 300 Lapeyrouse, hommes et femmes, couchant ou plutôt se promenant à la belle étoile. Ces vertueux navigateurs ont vu lever l'aurore devant leur navire couché sur le flanc et que nul effort ne pouvait relever. Ils ont vu lever l'aurore et monter le soleil qui avait atteint les trois quarts de sa course lorsqu'un bon mouvement a remis la barque à flot et les trois cents passagers sur le pont. Leur retour a rendu la joie à trois cents familles et chacun s'est empressé de célébrer cet heureux retour par un banquet où les héros de la fête ont, à la manière antique, narré leur malencontreuse odyssee.

Plus heureuses et moins accidentées ont été les régates de Cassis. La charmante ville, que la mer baise si amoureusement, a prodigué ses plus doux sourires aux nombreux visiteurs qui sont venus peupler ses quais solitaires. Le nom du vainqueur? je l'ignore. Je suis parti avant le retour des bateaux.

Je m'aperçois que le temps passe vite en causant avec vous et que le papier se noircit rapidement; fermons ici cette lettre et réservons pour la prochaine une infinité de choses que je tenais en réserve pour aujourd'hui.

COURRIER DE PARIS.

Le concours international des musiques militaires est sans comparaison la plus belle des solennités musicales que l'Exposition ait provoquées. La cérémonie des récompenses l'emportait nécessairement par l'importance officielle, par l'apparat éblouissant

des toilettes et des costumes. Mais la journée du concours avait aussi sa grandeur et sa beauté: c'était une fête populaire et tumultueuse.

Je ne sache pas qu'on ait vu jamais une foule plus immense se ruer ainsi vers une audition musicale. Outre les 17,000 places régulièrement préparées sur les estrades et dans les tribunes, plusieurs milliers d'auditeurs en peine avaient envahi les promenoirs, les parterres de fleurs et les couloirs: c'était comme une marée humaine.

Pendant le premier quart d'heure, on a craint que ce ne fût une fête absolument manquée; une partie de la salle était en pleine émeute et couvrait presque de ses clameurs et de ses grondements irrités les efforts de la musique badoise.

Si le désordre avait continué, c'était le couronnement de toutes les maladresses et de toutes les fautes plus ou moins graves dont la commission impériale a subi le reproche incessant depuis trois mois. Ce n'était pas assez d'avoir vendu plus de billets qu'il ne pouvait tenir de personnes dans le Palais, et de fermer la porte à des milliers de mécontents qui avaient bien et dûment payé cinq francs leurs cartes d'entrée; il fallait que le concert fût disposé de façon à sacrifier les intérêts d'une portion considérable du public.

Au lieu de placer le jury et l'estrade des musiciens au point central de ce long parallélogramme, ce qui était très-naturellement indiqué et se pratiqua sans nul inconvénient, je m'en souviens, en 1855, on les avait installés à l'une des extrémités.

Quand la première des musiques concurrentes commença le prélude mystérieux de l'ouverture d'*Oberon*, les gens assis à l'autre bout de la nef se crurent mystifiés et réclamèrent violemment pour qu'on voulût bien rapprocher d'eux l'orchestre. Ne pouvant l'obtenir, ils prirent un grand parti: ils descendirent comme une invasion de Cimbres et de Teutons vers les régions médianes, brisant les balustrades, emportant dans leurs flots débordés les agents de police qui voulaient se mettre en travers et forçant la foule installée déjà dans les promenoirs du parterre à se condenser et à se presser violemment.

Quand ce tassement fut accompli, les principaux meneurs étant satisfaits, les autres désespérant de mieux obtenir, le calme s'établit de lui-même: on avait fait de l'ordre avec du désordre, tout au rebours de la commission et de ses agents. Les explosions formidables des gros cuivres de la musique prussienne achevèrent d'imposer silence: ce fut le *Quos ego*...

Et quand vinrent les exécutions les plus délicates et les plus raffinées, elles furent religieusement écoutées par vingt mille auditeurs qui retenaient leur haleine.

Je ne vous assurerai cependant pas que tout le monde fût content, car il ne manquait pas de gens que le succès de la journée mécontentait plus encore que n'avait fait la bagarre. J'avais deux voisins dont la mauvaise humeur ne voulait pas désarmer.

L'un d'eux, trouvait tout décidément pitoyable; il demandait aux commissaires ordonnateurs de faire asseoir par terre ou mettre à genoux les auditeurs debout qui « l'empêchaient de voir »...

L'autre, dilettante très-doctrinaire, déclarait qu'un tel désordre ne se serait jamais produit chez un peuple vraiment artiste; qu'en Allemagne la moitié du public se résignerait à ne rien entendre et s'immobiliserait dans l'abnégation plutôt que de déranger un instant le plaisir d'autrui; qu'il n'appartenait décidément pas à la France d'organiser

des festivals de musique; que sans aucun doute la musique française allait faire un *fasco*, etc., etc.

Aimables hôtes! Ce ne sont pas là des types exceptionnels. Il y a tout un monde de gens qui semblent n'être venus ici que pour faire provision de bile; et d'ailleurs, bon nombre de nos provinciaux leur donnent le *la* du dénigrement systématique. Paris est encore plus jaloué par ces provinciaux-là que par aucun étranger. Volontiers on pourrait leur dire: « O bons provinciaux, mes frères! retournez donc au plus vite à Fouilly-les-Oies, et passez-y le reste de votre vie à regretter votre cagnotte ici dépensée; persuadez-vous bien que vous eussiez mieux fait d'aller la manger à la foire à Crépy. »

Mais, Dieu merci! tous les visiteurs ne sont pas hostiles, et je crois qu'ils ne rendraient pas tous si mauvais témoignage de l'hospitalité parisienne. On pourrait opposer à ce type grincheux celui de l'étranger ou du provincial qui s'extasie sur tout, qui dévore tout des yeux, qui « s'en fourre jusque-là », comme M. le baron de Gondremarck, et croit avoir perdu sa journée quand il n'y a pas fait entrer pèle-mêle le bois de Vincennes, le tombeau de Napoléon I^{er}, trois heures d'Exposition, le Panthéon, la Madeleine, une visite à Métella, une glace chez Tortoni, un petit tour à Mabilley et trois actes d'*Hernani* ou de la *Biche au Bois*.

Entre ces deux extrêmes, entre le badaud trop bienveillant et le voyageur réfractaire, il y a l'innombrable nation des gens de bonne foi et de bon caractère, qui savent admirer ici, critiquer là, rire à l'occasion, faire la part du bien et du mal, et comprendre qu'il y a nécessairement des mécomptes, des abus, des accidents de toute sorte dans un si prodigieux mouvement d'hommes et de choses. Elle a bien des défauts, notre Exposition universelle, mais, quoi qu'on dise, c'est assez joli d'en faire une; c'est un crime et un ridicule qui ne sont pas donnés à tous les pays, et je n'ai pas ouï dire, tout bien compensé, qu'il s'en soit fait encore d'aussi complète et d'aussi brillante.

C'est à ce monde de bonne foi que je veux dire: J'ai été aussi bosculé, aussi mal assis, aussi étouffé que personne au Palais des Champs-Élysées; et je crois que pareille fête pouvait mériter un aménagement plus favorable au point de vue de l'art; mais, en somme, j'ai remporté de là une des plus grandes impressions de ma vie de dillettante, et j'égalé ce beau concours de musique militaire à n'importe quelle audition de chanteur ou de tragédien de génie, ou, si vous voulez, au bonheur si rare d'assister à la première représentation d'un vrai chef-d'œuvre.

Je n'apprendrai à personne aujourd'hui le résultat du concours international. Chacune des trois musiques auxquelles la première médaille a été partagée avait ses partisans convaincus; mais le suffrage universel a confirmé la décision du jury. On a bien fait de partager le prix, et, suivant notre sentiment, on a surtout bien fait de nommer les Autrichiens en premier.

Le Gymnase s'est décidé à changer son affiche. *Les Idées de Madame Aubray* ont fourni longue carrière; et je ne jurerais pas qu'elles eussent obtenu cent-vingt représentations en temps ordinaire.

Voici venir un spectacle morcélé, fait de petits ouvrages, un de ces spectacles qui suffisaient autrefois à la fortune du Gymnase et du Vaudeville; aujourd'hui une pièce « ne fait pas recette », comme on dit, quand elle a moins de trois actes, quand elle ne tient pas toute la soirée.

Je ne puis donc promettre à la comédie nouvelle de M. Edmond Gondinet le succès qu'elle eût obtenu il y a vingt ans, mais je veux lui dire qu'il y a plus de talent dans son petit acte que dans bien des machines dramatiques prétentieusement développées.

Cela s'appelle *la Cravate blanche*. La cravate blanche est l'insigne du notaire, c'est aussi celui de l'homme qui va se marier. C'est doublement le cas du héros de la comédie. Il fait un mariage de raison, un mariage d'argent; voici l'heure de partir pour la mairie, et c'est une charmante petite cousine qui l'aide à faire le nœud de cravate solennel et correct qui convient à la circonstance. Tout en se laissant faire, notre homme trouve la petite Agathe très-jolie, plus jolie que celle qui l'attend; il est un peu tard pour s'en apercevoir. D'ailleurs, il met la main sur une lettre d'amour, une lettre signée « Hector — ton Hector ! »

Il s'indigne et gronde autant que son titre de cousin l'y autorise et même un peu plus vivement; la jeune fille voudrait lui apprendre que le coffret où la lettre a été trouvée n'est pas à elle, qu'il appartient précisément à la personne que son cousin va épouser; mais elle hésite à trahir le secret d'une amie. Le scrupule ne devrait-il être plus grand de laisser tomber dans un piège honteux un parent qu'elle aime? Il faut enfin l'indiscrétion d'un domestique pour révéler à temps la vérité au jeune notaire. Est-il besoin d'ajouter qu'il épouse sa cousine?

Nous ne pouvons dire en détail les incidents curieux et plaisants de cette comédie. En somme, elle a obtenu le plus franc succès. Elle est écrite en vers libres, forme alerte, souple, vive, dont Lafontaine et Molière ont presque seuls usé chez nous, et qui, ce nous semble, convenait pour le moins autant au dialogue scénique qu'à la fable et au conte: je ne sais pas pourquoi la tradition n'a cessé d'imposer le vers uniforme et régulier aux œuvres de théâtre.

La petite comédie de M. Gondinet est jouée à souhait par Landrol; par la fraîche et franche M^{lle} Pierson et par Victorin, très-amusant dans un personnage de domestique qui ne s'étonne de rien.

Le Palais Royal vient aussi de renouveler son affiche avec *la Grammaire et la Puce à l'oreille*.

La grammaire du sieur Caboussat, notable propriétaire rural, c'est sa fille; sans ce mignon secrétaire, il serait difficile à ce bourgeois aussi ambitieux qu'illettré de vaquer à ses fonctions de membre du conseil municipal, de correspondant de la société archéologique d'Etampes et de vice-président du comice agricole d'Arpajon. Vous devinez ses angoisses lorsqu'il est sur le point de marier sa fille: si on ne l'arrêtait, il enverrait sa *démition* avec un *t*. Par bonheur, le futur, charmant garçon d'ailleurs, est brouillé lui-même avec l'accord des participes passés; il consent à demeurer auprès de son beau-père; et la jeune femme pratiquera l'orthographe en partie double. Cette bluette vaut surtout par les détails.

GUSTAVE BERTRAND.

BIBLIOGRAPHIE.

CHRÉTIENS ET TURCS, scènes et souvenirs de la vie politique, religieuse et militaire en Orient, par Eugène Poujade, Consul général de France à Turin.

LE LIBAN ET LA SYRIE, 1845-1860, du même auteur, 3^{me} édition, Paris.

M. Eugène Poujade, Consul général de France à Turin a publié sur l'Orient deux œuvres remarquables. Un journal de Turin, consacré à ces livres un

article bibliographique que nous traduisons pour nos lecteurs.

La question d'Orient, pendante depuis tant de siècles, pouvait difficilement espérer une solution avant que l'Italie fut constituée en une nation grande et forte.

Nous avons pourtant la ferme conviction qu'il viendra bientôt le jour où nous verrons l'Italie, comme les puissances de premier ordre, appelée à résoudre et définir les nombreux intérêts qui touchent à l'empire de Constantinople. Aussi, en prévision du rôle que l'avenir nous réserve en Orient, nous sommes d'hors et déjà tenus d'étudier ces belles contrées destinées à devenir le rendez-vous du commerce de l'Asie et de l'Europe.

M. Eugène Poujade a fait œuvre opportune et méritoire en écrivant ces deux livres qui touchent aux intérêts les plus vifs et aux relations les plus importantes des deux races qui se disputent l'extrême Orient de l'Europe, *les Chrétiens et les Turcs*.

Nous avons trouvé un très grand attrait dans la lecture et l'étude de ces volumes parce que l'aridité ordinaire des détails historiques y est sauvée par le style élégant de l'auteur, par la beauté des descriptions, par une peinture colorée des mœurs orientales. Aussi croyons-nous pouvoir appliquer à ces ouvrages cette maxime:

Indocti discant, et ament meminisse periti.

Nul, mieux que M. Poujade, en sa qualité de consul à Beyrouth et plus tard de consul général dans les Principautés Danubiennes, ne pouvait étudier et juger la situation politique et religieuse de ces contrées, ainsi que les traditions et les aspirations de ces peuples.

De ci, de là, on rencontre dans ces livres de sévères observations sur l'action des gouvernements d'Autriche, de Russie, d'Angleterre et de Turquie. L'auteur n'a pas non plus épargné les diplomates français qui, pour conserver la paix à tout prix, laissèrent échapper l'occasion et empêchèrent la France de prendre une initiative glorieuse, parce que cette nation pouvait alors guider l'Occident vers l'Orient.

Les Chrétiens et les Turcs ont été publiés pour la première fois en 1859. Deux éditions successives furent rapidement enlevées. La troisième qui paraît aujourd'hui ne pouvait trouver un moment plus opportun, puisque tous les esprits sont occupés des relations internationales entre les peuples divers, chacun aujourd'hui veut surtout étudier les faits qui touchent à la question de la Turquie, par rapport aux Chrétiens que ce pays tient sous sa domination.

L'introduction de cet important travail est très étudiée, et elle reproduit, pour ainsi dire, dans un miroir brillant et fidèle, la synthèse de l'œuvre tout entière, traitée de main de maître. On y trouve non seulement une grande science d'écrivain mais encore une fière indépendance de caractère.

L'introduction est suivie de cinq chapitres. Le premier traite des religions et des races, le second passe en revue les mœurs des Albanais et des Grecs.

« Les Albanais écrit M. Poujade, ont beaucoup de sympathie pour l'Europe occidentale. Leurs mœurs sont plus pures et moins dérégées que celles des Turcs. Ils n'ont qu'une seule femme et ont aboli l'esclavage. Les Albanais peuvent avoir une grande influence dans la question Turque, parce qu'ils savent s'entendre avec les Chrétiens. Ils ont l'habitude de la guerre et du commandement. » Malgré le système de pression et de terreur qu'adopte la puissance Anglaise en Grèce, son autorité s'y est évidem-

ment affaiblie, mais nul ne l'a démontré aussi bien que M. Eugène Poujade exposant les causes qui n'ont pas permis à l'Angleterre de maintenir son protectorat sur les îles Ioniennes.

Le chapitre III est consacré à l'histoire des Turcs et Valaques. L'auteur y raconte les faits et les événements qui se sont déroulés sous nos yeux. Il a tracé à grandes lignes, l'histoire de la révolution de Bucharest en 1858, et il démontre clairement comment et pourquoi grandissent les prétentions de l'Autriche de la Russie et de la Grèce sur cette fertile contrée située sur les rives du Danube. Tout cela est exposé avec une clarté et une largeur de vues remarquable.

Enfin, le dernier chapitre est une sorte d'appendice où l'auteur, pour mieux appuyer ses dires, a réuni des documents historiques, géographiques, politiques et statistiques, à la portée de toutes les intelligences.

Nous terminerons cet article en recommandant la lecture de ces livres très intéressants qui ont valu à M. Poujade les justes encouragements de M. Villemain, président de l'Académie française.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 27 juillet au 2 Août 1867.

NICE.	b. St-Antoine,	français,	c. Mari,	engins de pêche
CASSIS.	b. Souvenir,	id.,	c. Mireur,	chaux
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	m. d.
ID.	b. St-Joseph,	français,	c. Palmaro,	m. d.
ID.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	m. d.
MENTON.	b. Daniel,	français,	c. Saissy,	caisses citrons
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	m. d.
GOLFE JUAN.	b. St-François,	français,	c. Anfossi,	poteries.
NICE.	b. Marie,	français,	c. Constantin,	m. d.
ID.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
GOLFE JUAN.	b. St-Michel,	français,	c. Isoard,	sable
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	m. d.
GOLFE JUAN.	b. St-Jean,	français,	c. Barralis,	sable
ID.	b. Résurrection,	id.,	c. Ciaïs,	id.
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	m. d.
ID.	b. Trois Frères,	français,	c. Forconi,	id.
GOLFE JUAN.	b. Eveline,	id.,	c. Gabriel,	sable
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	m. d.

Départs du 27 juillet au 2 Août 1867.

ANTIBES.	b. Alcyon,	français,	c. Aubert,	houille
GOLFE-JUAN.	b. Assomption,	id.,	c. Isoard,	sur lest
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
ID.	b. Antoine,	français,	c. Mari,	engins de pêche
CASSIS.	b. Souvenir,	id.,	c. Mireur,	sur lest
GOLFE JUAN.	b. Marie et Claire,	id.,	c. Julien,	id.
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
MENTON.	b. St-Joseph,	français,	c. Palmaro,	m. d.
NICE.	b. Assomption,	italien,	c. Saccone,	fruits
ID.	b. Daniel,	français,	c. Saissy,	caisses citrons
ID.	b. Trois Frères,	id.,	c. Forconi,	sur lest
ID.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
CASSIS.	b. Jeune André,	français,	c. Palmeri,	id.
NICE.	b. Marie,	id.,	c. Constantin,	id.
ID.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
ID.	id.	id.	id.	id.
GOLFE JUAN.	b. St-Michel,	français,	c. Isoard,	id.
ANTIBES.	b. St-François,	id.,	c. Anfossi,	id.
GOLFE JUAN.	b. St-Jean,	id.,	c. Barralis,	id.
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
GOLFE JUAN.	b. Résurrection,	français,	c. Ciaïs,	id.
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	sur lest
GOLFE JUAN.	b. Eveline,	français,	c. Gabriel,	id.

A V I S.

MM. les baigneurs sont prévenus que l'établissement des bains est ouvert: pour les bains de mer, de six heures du matin à six heures du soir; pour les bains chauds, de huit heures du matin à cinq heures du soir.

Aucun bain n'est donné en dehors de ces heures réglementaires.

L'ADMINISTRATION.

LA MODE ILLUSTRÉE

Se publie à Paris en quatre éditions semblables quant au texte et aux planches et différant seulement par l'annexion de 32, 24 ou 16 gravures coloriées. Les planches de patrons, disposées par des tailleurs et des couturières habiles, offrent une réelle utilité puisque, grâce à leurs indications minutieuses on peut préparer chez soi tous les vêtements de femme et d'enfant. Un abonnement à la *Mode illustrée* constitue donc une notable et incontestable économie sur le budget de la famille.

C'est surtout une œuvre morale que se sont proposée MM. Firmin Didot, les éditeurs de cette publication, dont le texte varié est aussi intéressant qu'instructif. L'examen des treize numéros d'un trimestre suffit amplement pour apprécier le mérite de sa rédaction, le nombre et le fini des gravures, ainsi que le choix scrupuleux des toilettes. Le chiffre considérable de ses abonnés fait son meilleur éloge.

Du reste, ce journal, fait avec beaucoup de soin et de conscience, veut mettre chacun à même de souscrire en parfaite connaissance de cause, et envoie *gratis* un de ses numéros aux personnes qui en font la demande, par lettre affranchie, aux bureaux de l'Administration, rue Jacob, 56, à Paris.

PRIX DES DIVERSES ÉDITIONS :

- 1^{re} édition. — Gravures noires dans le texte, 4 an 14 fr.
- 2^{me} édition. — Gravures noires dans le texte, plus 1 gravure à l'aquarelle par mois : 4 an 17 fr.
- 3^{me} édition. — Gravures noires dans le texte, plus 2 gravures à l'aquarelle par mois : 4 an 20 fr.
- 4^{me} édition. — Gravures noires dans le texte, plus 4 gravures à l'aquarelle par semaine : 4 an 25 fr.

On peut également joindre les *Patrons illustrés* à son abonnement (mais on ne peut pas s'abonner aux patrons séparément). Prix : 4 fr. en plus par an, soit 1 fr. par trimestre.

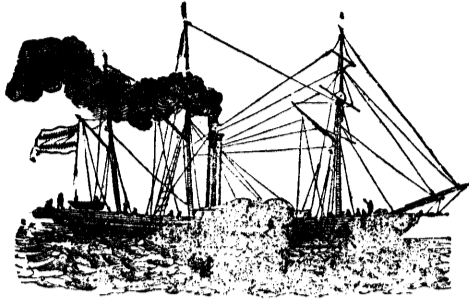
On s'abonne, à Monaco, à l'imprimerie du journal.

La Chasse illustrée, tel est le titre d'un nouveau journal qui vient de paraître chez MM. Firmin Didot, 56, rue Jacob, à Paris. Cette publication hebdomadaire, du même format que *l'Illustration* ou *la Mode illustrée*, est destinée aux chasseurs ainsi qu'aux pêcheurs. — Par sa rédaction confiée aux meilleurs écrivains, par le nombre et la perfection de ses gravures exécutées d'après les dessins d'artistes distingués, par ses renseignements utiles, ses récits saisissants, par ses excellents conseils pour l'acclimatation et la pisciculture, enfin surtout par la modicité de son prix (20 francs par an pour 52 numéros ou 5 francs par trimestre), ce journal s'adresse à tous ceux qui aiment les plaisirs des champs, quel que soit le rang de la société auquel ils appartiennent. — Un numéro est envoyé gratis à tous ceux qui en feront la demande, par lettre affranchie, à l'Administration.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

**CORRESPONDANCE
entre Nice & Monaco.**



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1^{er} mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

1^{er} départ 8 h. du m. — 2^e départ 1 h. du soir.
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir.

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

VILLA NON MEUBLÉE

au quartier des Moulins

A LOUER au 1^{er} novembre prochain.

S'adresser à M. Théophile Bellando, notaire, Place du Palais, à Monaco.

HOTEL ET RESTAURANT DE LYON tenu par Joseph Bosco, rue du Milien n° 23. Table d'hôte. — Service à la carte. — Salons particuliers et Chambres meublées. — Vins fins et liqueurs. — Prix modérés.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DES ÉTRANGERS, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIÈRE. Déjeuners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1867.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le *CHARLES III*, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.